



**HAL**  
open science

# Les heureux hasards de la nature : La quête de l'émotion inattendue face à la beauté des paysages antillais

Christelle Lozère

## ► To cite this version:

Christelle Lozère. Les heureux hasards de la nature : La quête de l'émotion inattendue face à la beauté des paysages antillais. *Recherches en Esthétiques*, 2017, 22, pp. 147-154. hal-01935657

**HAL Id: hal-01935657**

**<https://hal.science/hal-01935657>**

Submitted on 26 Nov 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Les heureux hasards de la nature : La quête de l'émotion inattendue face à la beauté des paysages antillais**

Christelle Lozère

« Le spectacle était si nouveau, si étrange, que je me sentais de plus en plus dominé par un sentiment inexprimable, que je cherchais à vaincre et qui s'attachait à moi de plus en plus. [...] Je doute qu'il existe au monde quelque chose de plus prodigieusement beau, plus neuf, plus inattendu, plus profondément émouvant »<sup>1</sup>.

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, les artistes romantiques Armand Budan<sup>2</sup> et Joseph Coussin<sup>3</sup> se passionnent pour les vues pittoresques des paysages antillais. Cette quête de l'émotion, par la surprise, s'accompagne alors de leurs cheminements dans les villes, les campagnes et les forêts de leur Guadeloupe natale. À la recherche du sublime, ils sont guidés par la contemplation esthétique des paysages naturels et sauvages : cascades, reliefs escarpés, grottes, rivières, rochers. Les heureux hasards de la nature, avec ses curiosités, ses imperfections et ses irrégularités, inspirent leurs œuvres et leurs écrits empreints de liberté et de spontanéité. Par des stratégies de vision et des jeux d'échelles, Budan et Coussin visent, à travers leurs créations graphiques, à provoquer chez l'observateur/spectateur, une délectation pour la beauté et une humilité face à la grandeur des paysages guadeloupéens, sublimée par les caprices et les fantaisies des imaginaires<sup>4</sup>.

De même, les artistes voyageurs, comme Paul Gauguin, Bernard Lamotte ou encore André Masson, exprimeront quelques années plus tard cette même exaltation face à la beauté des paysages antillais. Au hasard de leurs promenades dans les jardins et les forêts tropicales, ils découvrent, dans un moment intime et privilégié, une nature luxuriante, généreuse et dangereuse, car étrange et étrangère, saturée de lumières, de coloris et de formes.

Il s'agira d'interroger ici la part du hasard dans le processus de création de ces artistes, natifs ou non des Antilles, à travers leurs quêtes pédestres de l'émotion inattendue et submergeante.

### **Au hasard de la promenade. L'émotion**

En 1863, le portraitiste et paysagiste Armand Budan, né à Anse-Bertrand, publie *La Guadeloupe pittoresque*, aux éditions parisiennes Noblet et Baudry<sup>5</sup>. L'ouvrage est composé de textes de l'artiste et de dessins, reproduits sous forme de lithographies, représentant des

---

1 Armand Budan, *La Guadeloupe pittoresque*, Basse-Terre, Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1972, p. 38, reproduction de l'édition de 1863.

2 Armand Budan est né en 1827 à Anse-Bertrand. Il est le fils de Jacques Marie Budan, colon et propriétaire de l'habitation Dupaty à Sainte-Anne. Issu d'une famille angevine, installée depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle en Guadeloupe, il aura une carrière de peintre en Guadeloupe et en France métropolitaine. Portraitiste et paysagiste, il reçoit des commandes officielles pour le théâtre et l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul à Pointe-à-Pitre. Il s'installe à Paris de 1863 à 1867 sans réussir à faire carrière. Il retourne en Guadeloupe. À 47 ans, il meurt à Saint-Pierre en Martinique alors qu'il participe à la décoration de la cathédrale.

3 Jules Honoré Joseph Coussin est né à Basse-Terre en 1773. Son père est greffier. Passionné de botanique et de minéralogie, il réalise des portefeuilles de dessins représentant des vues pittoresques des différentes parties de l'île de la Guadeloupe.

4 Raffaele Milani, « L'idée du paysage dans les catégories esthétiques », revue *Horizons philosophiques*, vol. 11, n°1, 2000, p. 99-123

5 Armand Budan, *La Guadeloupe pittoresque*, op. cit.

« vues » de la Guadeloupe et particulièrement du sud de la Basse-Terre où il réside. Le développement du « pittoresque » – concept apparu en France dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle – coïncide avec celui des arts paysagers et les prémices du tourisme (Grand Tour) en Europe<sup>6</sup>. Le rôle des jardins, dans la formation du regard de l'artiste, contribue à la diffusion par les romantiques d'une esthétique du paysage encourageant le voyage et la promenade contemplative. Le sentiment de pittoresque s'anime par des stratégies de la vision liées à la curiosité des regards célébrant les révélations inattendues et capricieuses de la nature. Produisant une forte émotion chez l'observateur, il est en lien avec le sublime comme une unité solidaire<sup>7</sup>.

Suivant les tendances parisiennes, le Guadeloupéen Armand Budan, comme ses compatriotes J. Coussin ou encore Evremond de Bérard<sup>8</sup>, répond dans la réalisation de ses paysages au goût européen pour les représentations pittoresques de la nature et pour l'exotisme qui se diffuse dans un contexte de colonisation à grande échelle. La démarche de Budan témoigne de sa volonté d'inscrire les paysages antillais parmi les « vues » de France en célébrant leurs beautés pittoresques. En effet, *La Guadeloupe pittoresque* s'inscrit dans la lignée des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, ouvrage monumental et populaire publié à partir de 1820 en plusieurs volumes par Charles Nodier et le baron Isidore Taylor, entourés d'écrivains, de dessinateurs et de lithographes<sup>9</sup>, ou encore du *Voyage pittoresque dans les deux Amériques* d'Alcide d'Orbigny (1802-1957)<sup>10</sup>. Le XIX<sup>e</sup> siècle marque ainsi le triomphe de la publication illustrée avec le développement des éditions de luxe et l'apparition de nouvelles techniques d'estampes comme la lithographie (1797, Senefelder), la gravure au pointillé et celle du bois de bout, permettant de rendre dans le moindre détail le travail des dessinateurs. Vulgariser et diffuser les savoirs par l'illustration répond à une volonté des maisons d'édition de toucher un public plus large, érudit, autant amateur d'art que de sciences. Il répond également à l'engouement des élites pour les voyages, le patrimoine régional et l'exotisme. Face à la demande du public amateur d'images, certains artistes reçoivent ainsi directement des commandes des éditeurs spécialisés dans les « Vues », les « Souvenirs », ou les « Voyages » en changeant parfois simplement le nom de lieu et en gardant une même composition.

Ainsi, le paysage antillais, par sa tropicalité, fascine le spectateur européen par son exotisme et sa pureté dite originelle où s'éveille la luxuriance. La forêt, les falaises, les rivières, célébrées par les peintres insulaires, apparaissent comme façonnées par les hasards de la nature dans leurs accidents, leurs caprices, leurs imprévus, leurs surprises, leurs singularités, leurs correspondances, leurs causes et leurs effets.

---

6 Francis D. Klingender, « Le sublime et le pittoresque », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 1, vol. 75, p. 2-13.

7 Jean-Claude Vernex, « Du voyage à l'œil, l'appropriation du paysage », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, n° 1, t. 44, p. 57-66.

8 Evremond de Bérard est né en 1824 à Sainte-Anne en Guadeloupe sur l'habitation de sa famille, colons blancs, d'origine varoise. Doué pour dessin, il est envoyé à Paris à l'âge de 19 ans où il est l'élève de François-Edouard Picot, peintre néoclassique français davidien pendant quatre ans. Peintre voyageur, il est nommé dessinateur attaché à la station navale de l'océan Indien : il est envoyé ainsi à la Réunion, à l'île Maurice, en Inde, aux Comores, au Sénégal et au Brésil. De 1852 à 1857, il exécute une trentaine d'œuvres sur la Martinique et la Guadeloupe, dont l'une est commandée pour la décoration de l'église de Pointe-à-Pitre. Il séjourne lors de ses voyages à Marie-Galante, Saint-Thomas, Panama, La Jamaïque, Cuba, aux Bermudes, faisant une tournée dans la Caraïbe.

9 Charles Nodier, baron Justin Taylor, *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, Paris, Gide fils, 1820-1878.

10 Alcide d'Orbigny, *Voyage pittoresque dans les deux Amériques : résumé général de tous les voyages*, Paris, L.Tenré, 1836.

L'artiste/promeneur, autochtone, sort de son atelier et de son cadre urbain familial (Basse-Terre/Saint-Pierre) et rassurant pour entrer dans les secrets intérieurs de l'île. Il s'aventure dans des espaces en rupture avec les jardins, des endroits parfois isolés ou vierges du passage de l'homme, qui se distinguent par la curiosité des formes et des matières qui s'offrent à lui aux regards. Il se laisse submerger par les sensations. Il se fond dans la nature comme happé par sa grandeur et la force du vivant. Dans une sorte de pèlerinage émotionnel, l'artiste/randonneur part à la découverte d'un rocher, d'une liane, d'un volcan, d'une cascade, d'une plaine, passant du danger au calme, un mélange d'émotions et de sensations dans une quête idéale de sublime. Le parcours de l'artiste à travers son appropriation de l'île invite son regard au détour, provoque le hasard de la rencontre entre objets animés et inanimés. Il joue avec les éléments : terre, feu, air, eau.

Dans son pèlerinage contemplatif, l'artiste/randonneur propose une multitude de vues pittoresques, mais dans un hasard qui paraît relatif, car ordonné et contrôlé par ses propres conventions esthétiques, et guidé par son propre imaginaire, mettant volontairement les sens de l'observateur/spectateur en éveil pour provoquer l'émotion. L'imagination crée le paysage.

### **La révélation face à la nature**

#### **Vivre une émotion imprévisible, une intensité de lumière**

Le voyage et l'appel à la nature animent également Paul Gauguin dans sa quête d'exotisme. Fuyant précipitamment Panama, l'imprévu de son voyage avec son ami Charles Laval en Martinique semble être en juin 1887 un moteur à sa création. Mais sa destination n'est pas le fruit du hasard. Il connaît la Martinique. Il choisit de s'installer au Carbet dans une case nègre à quelques kilomètres de Saint-Pierre. Il est entouré de jardins. En s'immergeant dans un cadre « sauvage » et « naturel », Gauguin espère alors trouver une vérité, un sens à sa vie, à son art pour mieux revenir provisoirement à la « civilisation ». Il attend une révélation. Par l'intensité de sa lumière, *Végétation tropicale* (1887) témoigne de l'émotion de l'artiste face à la nature martiniquaise tout en soulignant son apaisement retrouvé par l'équilibre des couleurs chaudes et froides. À l'horizon, les mornes bleutés évoquent le volcan de la montagne Pelée qui borde la baie de Saint-Pierre. Ce bleu profond, froid, presque violet, contraste avec la chaleur de la terre, des fleurs, des arbres. La luxuriance de la végétation se déploie en diverses nuances de verts dont les effets de lumière sont intensifiés par le contraste des touches rouge brique.

Les artistes voyageurs qui suivront les traces de Paul Gauguin témoigneront également de leur fascination pour les paysages antillais, parfois dans une féerie de lumières et de couleurs post-fauvistes. C'est le cas, par exemple, du peintre français Bernard Lamotte (1903-1983) qui fait un séjour à la Martinique et à la Guadeloupe, très probablement dans les années 1930, avant de s'installer durablement à New York. Artiste voyageur, connu pour son amitié avec Antoine de Saint-Exupéry qu'il rencontre dès 1920, il voyage de 1932 à 1935, notamment à Tahiti. Une série de gouaches, reproduites par les laboratoires du sirop Mireille comme cadeaux publicitaires, témoignent du passage de Bernard Lamotte aux Antilles. Parmi cette suite de paysages et de scènes de genre, les œuvres *Rivière* ou encore *Bord d'une rivière* suggèrent que l'artiste s'est adonné aux plaisirs de la découverte des intérieurs de la Martinique à travers ses promenades. Dans *Rivière*, la forêt tropicale et la rivière, en son centre, apparaissent comme des explosions de couleurs assemblées spontanément dans une juxtaposition de pigments purs, un débordement de vert et de bleu intensifié par des aplats de

rouge, d'orange et de jaune. Un petit personnage vêtu de blanc, à la peau brune, est la seule référence à l'humain. Sa silhouette disparaît dans le jeu des couleurs tourbillonnantes. Il semble happé par le paysage. Un unique personnage apparaît également dans *Bord d'une rivière*. L'homme, coiffé d'un casque colonial, est assis dans le creux de la souche d'un arbre immense, probablement un fromager, aux formes capricieuses et sinueuses, plongé dans une rêverie contemplative.

Image 1. Bernard Lamotte, *Bord d'une rivière*, gouache, 42 x 34 cm, collection privée, env. 1932, signée par l'artiste. (Bernard Lamotte séjourna en Guadeloupe, puis en Martinique en 1932)

Les *Flamboyants* (1930) des peintres Jean Baldoui et Germaine Casse (non daté, env.1930) ou encore *L'arbre du voyageur* (non daté, 1915-1937) de Pierre Bodard, premier prix de Rome, renvoient, à nouveau, à la fascination des artistes européens pour la nature antillaise dans l'entre-deux-guerres. Peintres associés à la *Société Coloniale des artistes français*<sup>11</sup>, leurs paysages antillais incarnent l'esthétique doudouiste, un exotisme rassurant, diffusant de « belles images » des vieilles colonies à la composition structurée et à la vocation touristique non dissimulée. Ces peintres de formation souvent académique, séjournent, comme bien d'autres artistes coloniaux<sup>12</sup>, un temps aux Antilles : à partir de 1923, Germaine Casse dans le cadre de missions artistiques diplomatiques dont l'objectif est de créer une « villa Médicis antillaise », ou de manière plus organisée et officielle, à partir de 1930, avec, par exemple, la création du *Prix de la Guadeloupe* par la SCAF (bourse de voyage<sup>13</sup>). Certains artistes coloniaux ont des liens familiaux avec les Antilles : Germaine Casse est guadeloupéenne par son père (l'ancien député Germain Casse). Probablement « quarteronne », elle a vécu son enfance en Guadeloupe. Le peintre Pierre Bodard a épousé en 1919 une Martiniquaise à Fort-de-France lors de son service militaire effectué dans la colonie<sup>14</sup>.

Si la composition des paysages doudouistes traduit un respect des conventions classiques, la lumière illumine leurs œuvres antillaises apportant une modernité revendiquée postimpressionniste. L'émotion est certes contenue, mais la nature apparaît comme saturée de lumière, avec des jeux de vert, de bleu, de rouge. Le peintre Paul Amédée Bailly, non-sociétaire de la SCAF, mais récompensé à plusieurs reprises dans des expositions à vocation coloniale, est le spécialiste de la peinture de paysage de la campagne martiniquaise. Dans le prolongement de Coussin et Budan, il multiplie les vues de sa Martinique natale<sup>15</sup>.

---

11 Pierre Sanchez, *La Société coloniale des artistes français puis Société des beaux-arts de la France d'outre-mer – Répertoire des exposants et liste de leurs œuvres 1908-1970*, Dijon, Éditions de l'Échelle de Jacob, 2010.

12 Est défini ici comme un « artiste colonial », un artiste exposant sous l'étiquette de la *Société coloniale des artistes français* (SCAF) et/ou adhérent à son esthétique dans le cadre de leurs participations à des expositions à vocation coloniale.

13 Le Prix de la Guadeloupe ou Prix Henry Béranger a été créé en 1930 par la Société coloniale des artistes français sur l'initiative de son président H. Béranger, sénateur de la Guadeloupe. Bourse de voyage, il compte 5 lauréats de 1931 à 1935 : Antoine Gianelli, Germaine Foury (conjointe du premier), Émile Leroy, Henri Legendre et Louis Bâte.

14 Christelle Lozère, « Germaine Casse et la mission de 1923 en Guadeloupe : un mirage politique ? », *Nos artistes aux colonies, Sociétés, expositions et revues dans l'empire français 1851-1940*, sous la direction de Laurent Houssais et Dominique Jarrassé, Paris, Éditions Esthétiques du Divers, 2015, p. 140-157.

15 Gerry L'Etang (dir.), *La peinture en Martinique*, Paris, HC. Éditions, 2007.

Image 2. Germaine Casse, *Le Flamboyant*, huile sur toile, 35 x 27 cm, collection privée, env. 1923-1924, signée par l'artiste.

### Le « délire végétal ». Le hasard comme processus de création

Les surréalistes apportent une nouvelle dimension onirique et poétique à l'observation du paysage antillais. Sur le chemin de l'exil, le peintre André Masson et le poète André Breton se trouvent, en effet, en Martinique, dans une escale forcée, en avril 1941, fuyant le régime nazi et la France occupée. Avec d'autres artistes et intellectuels, ils font partie de l'équipage du capitaine Lemerle, parti de Marseille, sauvé par Varian Fry (1907-1967), journaliste américain<sup>16</sup>. Au cours d'une brève liberté accordée avant son départ pour New York, André Breton découvre par hasard le premier numéro de la revue *Tropiques* dans la mercerie que tient la sœur de René Ménéil à Fort-de-France. Cet événement fortuit va déclencher plusieurs moments décisifs, dont sa rencontre avec les Césaire<sup>17</sup>, puis la randonnée avec Wifredo Lam à Absalon.

Pour Breton, Masson, Lam, la Martinique est un paysage surréaliste, un grand délire végétal, un tableau du Douanier Rousseau. Ils font de l'île un laboratoire expérimental du surréalisme leur permettant de développer et de préciser leurs hypothèses à travers la contemplation de la nature<sup>18</sup>.

De ce court séjour, marqué par l'angoisse et la soif de création, naîtra *Antille* d'André Masson réalisé en 1943. Le peintre est alors installé dans le Connecticut, entouré d'artistes exilés. Il y restera jusqu'à la fin de la guerre en Europe.

*Antille* est un paysage surréaliste, un poème lyrique, un mélange, entre rêve et réalité, inquiétant par son étrangeté et déstabilisant par sa beauté insolite. Il est le fruit du hasard qui s'est invité dans le processus de création<sup>19</sup>. Il marque la fascination de l'artiste pour la Martinique en s'appropriant de son univers mythique et onirique. Développant une « conscience aiguë des forces telluriques du monde, des hommes et de la nature »<sup>20</sup>, Masson exprime à travers son expérience martiniquaise sa propre interprétation allégorique de l'univers. Dans une série d'œuvres graphiques autour d'*Antille*, il révèle les forces cosmiques et érotiques du monde au service d'une œuvre libre et féconde<sup>21</sup>.

« [...] Au ciel de ton front le cri du flamboyant  
Au gazon de tes lèvres la langue arrachée de l'hibiscus  
À la chaude campagne de ton ventre les champs de canne en couronne de saveur  
Aux verdure trouées de tes yeux de lucioles  
À tes mammes la langue fine  
Tes banians aux petites filles  
L'arbre à pain pour tous les tiens

---

16 Emmanuel Loyer, *Paris à New York – Intellectuels et artistes français en exil 1940-1947*, Paris, Grasset, 2005, réédité, Hachette Littérature, 2007.

17 Dominique Berthet, *André Breton, L'éloge de la rencontre*, Paris, HC Éditions, 2008.

18 Anny Dominique Curtius, « *Tropiques* : Le dialogue créole écopoétique d'Aimé et Suzanne Césaire », *Présence Africaine*, n° 189, 2014, p. 141-151.

19 « Forme de manifestation de la nécessité », la notion de hasard objectif devient centrale pour le Surréalisme dès le début des années 1930. Son concept, pour Breton, est tiré des écrits d'Engels et de Freud.

20 Claude Miglietti, Stéphane Guégan, *André Masson de Marseille à l'exil américain*, Musées de Marseille, Musée Cantini Marseille, Lienart éditions 2015, p. 6.

21 Ibid., p. 10-67.

Et le mancenillier pour la bête casquée »<sup>22</sup>.

Dans un échange frénétique, l'immersion dans les paysages martiniquais est vécue par Masson au côté de Breton comme une expérience électrique, surréaliste, folle, un grand frisson, un ensorcellement des sens à l'érotisme puissant et cru.

La Martinique est une charmeuse de serpents, aussi dangereuse qu'envoûtante par la beauté de ses formes féminines et végétales, de ses couleurs, ses odeurs sauvages<sup>23</sup>. Son exotisme invite au hasard des rencontres, à la dichotomie des sens, à la perte des repères, à l'imprévisible, à la pensée libre.

La célèbre promenade dans la forêt d'Absalon de Wifredo Lam, avec Aimé et Suzanne Césaire<sup>24</sup>, André Breton et son épouse, témoigne également de l'intensité du moment, de la force du hasard des rencontres, des émotions exacerbées dans un climat de guerre qui tend à asphyxier l'esprit et la parole<sup>25</sup>. La forêt martiniquaise, impénétrable, mais sensuelle et généreuse, apparaît, par sa discrétion, comme un espace de liberté pour les poètes et les artistes, libérant leurs imaginaires surréalistes. Cette promenade marquera profondément l'artiste cubain. Sa production à venir, *La Jungle* (1942-1943) ou encore *Lumière de la forêt* (1942), révélera la puissance de l'empreinte végétale caribéenne<sup>26</sup>.

« [...] Cependant, les balisiers d'Absalon saignent sur les gouffres et la beauté du paysage tropical monte à la tête des poètes qui passent. À travers les réseaux mouvants des palmes, ils voient l'incendie antillais rouler sur la Caraïbe qui est une tranquille mer de laves. Ici la vie s'allume à un feu végétal. [...] Ici, les poètes sentent chavirer leur tête »<sup>27</sup> écrit Suzanne Césaire.

Ainsi, l'émotion érectile et féconde ressentie par Breton/Masson/Lam, face à cette nature antillaise follement exubérante et imprévisible, est peu comparable à l'expérience du pittoresque et du sublime qui touchent le sacré. Elle est pourtant, elle aussi, nourrie par la littérature romantique et baudelairienne.

Dans les yeux des artistes, qu'ils soient romantiques ou surréalistes, le fantasme de l'île semble s'incarner dans des formes rêvées, à travers une projection mentale de l'île antinomique façonnée par les mythologies antiques et modernes, mêlant visions sacrées et profanes, entre pureté et perversion des sens. La végétation luxuriante de l'île apparaît tour à tour comme monstrueuse, grouillante et aliénante, ou au contraire paradisiaque, généreuse, libre où tout n'est que luxe, calme et volupté.

---

22 André Masson, « Antilles », revue *Hémisphères*, n°2-3, automne-hiver 1943-1944. Il s'agit d'un poème probablement écrit conjointement par Breton et Masson et attribué à André Masson.

23 André Breton, *Martinique, charmeuse de serpents*, Paris, Éditions du Sagittaire, 1948.

24 Dans « Le grand camouflage », Suzanne Césaire articule une esthétique de la terre comme projet poétique émancipateur dans le rejet des pratiques assimilatrices qu'elle associe au doudouisme. Voir Anny Dominique Curtius, *op. cit.*

25 Suzanne Césaire, « Le Grand Camouflage », Revue *Tropiques*, n° 13-14, 1945, p. ???

26 Fondation Clément, *Aimé Césaire, Lam, Picasso, « Nous nous sommes trouvés »*, Catalogue de l'exposition Aimé Césaire, Lam, Picasso " nous nous sommes trouvés " à la Fondation Clément 8 décembre 2013-16 février 2014, Paris, H. Chopin Éditions, 2013.

27 Suzanne Césaire, « Le Grand Camouflage », *op. cit.*